

mon mari, mes enfants et nos gens croient que vous êtes réellement un domestique.

—Vous me présenterez comme tel, madame la marquise, le reste me regarde. Soyez tranquille, je me mettrai vite au courant du service qui me sera confié. D'ailleurs, on peut toujours faire de moi un laveur de vaisselle.

—C'est bien, j'arrangerai cela moi-même.

Et Jardel, sous le nom de Firmin, fut immédiatement présenté au maître d'hôtel.

Le lendemain matin, ce fut Jardel qui apporta au marquis ses lettres et ses journaux. La marquise était près de son mari.

—Tiens, fit M. de Coulange, en voyant cette figure qui lui était inconnue.

Et il se tourna vers la marquise, une interrogation dans son regard.

—C'est vrai, Edouard, dit-elle, j'ai oublié de te dire que, sur la recommandation de M. Morlot, j'ai pris un nouveau serviteur. Je te le présente; il se nomme Firmin, comme ton vieux valet de chambre.

Jardel s'inclina respectueusement.

Après avoir regardé un instant, le marquis lui dit de ce ton affectueux qui lui attirait tous les cœurs :

—Vous portez le nom d'un brave et digne homme qui fut pour moi, en même temps qu'un serviteur fidèle, un ami dévoué. Vous avez été recommandé à madame la marquise par M. Morlot, nous sommes donc sûrs d'avoir en vous un bon serviteur; j'espère que vous appartenez longtemps à la maison de Coulange.

—Je remercie monsieur le marquis de ses bonnes paroles, répondit Jardel; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter la confiance de monsieur le marquis et de madame la marquise.

Sur ces mots, il salua et se retira.

—Est-ce que nous avons besoin d'un nouveau domestique ? demanda le marquis à la marquise.

—A Paris, non, répondit-elle; mais il nous sera très utile à Coulange. Après l'éloge que M. Morlot m'a fait de lui, je n'ai pas hésité à le prendre immédiatement.

—Il a l'air intelligent et sa figure me plaît. Et puis il s'appelle Firmin.

—C'est pour cela, Edouard, que Firmin sera spécialement attaché à ton service.

—Est-ce que tu trouves que je n'ai pas assez d'un valet de chambre ? fit le marquis en souriant.

—Tu verras, mon ami, que tu seras très heureux d'avoir Firmin.

—Enfin, comme toujours, ce que tu veux, je le veux.

C'est ainsi que, sans se douter de rien, le marquis avait accepté l'homme qui était chargé de veiller sur sa personne.

Ayant Jardel près de son mari et sachant que Morlot, de son côté, s'occupait aussi de conjurer le danger, la marquise se sentait presque rassurée.

Pour ne pas inquiéter sa femme, le marquis ne montait plus à cheval. Quand il sortait en voiture, Jardel, comme nous l'avons dit, l'accompagnait, assis à côté de Nicolas. Mais il lui arrivait aussi de faire des visites ou une promenade à pied. Alors un homme ayant une canne à la main et souvent un cigare à la bouche, le suivait à distance, en ayant l'air de flâner.

Si le marquis eût soupçonné la surveillance dont il était l'objet, il n'aurait eu qu'à se retourner et à regarder derrière lui : dans l'homme qui le suivait il aurait reconnu celui qu'il appelait Firmin.

—Je voudrais qu'il ne sortît jamais qu'avec moi, en voiture, disait la marquise à Jardel; mais il aime beaucoup à marcher; comment l'empêcher de sortir à pied ? Je ne veux pas lui dire quelles sont mes craintes. Je vous en prie, monsieur Jardel, veillez bien sur lui, ne le quittez pas des yeux un seul instant.

—Soyez tranquille, madame la marquise, répondait l'agent de police, rien de fâcheux n'arrivera à M. le marquis; je suis là pour le défendre au péril de ma vie; c'est une consigne... D'ailleurs, si audacieux qu'il soit, un bandit n'attaque pas un homme en plein jour, dans la rue, au milieu des passants.

La douleur et les inquiétudes de la marquise et de ses enfants avaient été partagées par le comte de Montgarin. On l'avait vu empressé auprès du marquis, lui témoignant l'affection et la tendresse d'un fils. Depuis le danger que le marquis et Eugène avaient couru à Frameries, son attitude était parfaite. Le marquis et la marquise se persuadaient de plus en plus qu'il était digne de Maximilienne, et Eugène revenait peu à peu de ses préventions.

—Décidément, se disait-il, ma sœur avait raison; je suis forcé de reconnaître, maintenant, que j'étais injuste envers M. de Montgarin.

Un soir, se trouvant seul avec la marquise et ses enfants, le marquis leur dit :

—Il faut que je vous fasse un aveu : le jour de ma chute, quand je repris connaissance dans la voiture qui m'a ramené ici, pour la première fois de ma vie j'ai eu peur de mourir.

La marquise tressaillit.

—Oh ! Edouard ! fit-elle d'une voix plaintive.

—Heureusement, reprit le marquis, ma peur n'a pas été de longue durée, notre excellent ami, le docteur Gendron, s'est empressé de nous rassurer tous. Cependant, cette crainte de mourir que j'ai eue un instant, m'a fait faire certaines réflexions. Je me disais : " Si, j'étais blessé mortellement, jusqu'au moment de mon dernier soupir j'aurais un grand regret, celui de ne pas avoir complètement assuré l'avenir et le bonheur de mes chers enfants. " A la suite de mes réflexions, mes enfants, j'ai pris la résolution de vous marier le plus tôt possible, si toutefois vous y consentez. Eh bien, voulez-vous que nous voyions ensemble, ce soir, à quelle époque pourraient avoir lieu les deux mariages ?

Eugène se tourna vers sa sœur comme pour lui dire :

—A toi de répondre.

Alors Maximilienne prit la parole.

—Dieu merci, cher père, dit-elle, votre vie, si précieuse pour nous, n'est pas en danger, et je ne vois pas qu'il soit nécessaire de rien changer à ce qui a été décidé. Nous n'avons plus un an à attendre, puisque c'est dans le mois de février prochain que doit avoir lieu le mariage de mon frère et que je désire me marier le même jour que lui.

—Eugène, est-ce que tu approuves les paroles de ta sœur ? demanda le marquis.

—Absolument, mon père.

—S'il en est ainsi, mes enfants, je n'ai plus rien à dire. Je croyais vous faire éprouver une grande joie en vous proposant d'avancer l'époque du double mariage; je me suis trompé. Mais je suis heureux de constater que nous pouvons encore, votre mère et moi, suffire à votre bonheur.

—Nous voici à la fin de mai, reprit madame de Coulange, beaucoup de nos amis ont déjà quitté Paris, il est temps, je crois, que nous nous occupions de notre départ. Nous pouvons dès ce soir, fixer le jour où nous partirons pour Coulange.

—Rien ne s'y oppose.

Alors il fut décidé que le 2 juin on quitterait Paris.

XVII

Morlot cherchait, Morlot ne trouvait rien. Il était sûr que Sosthène de Perny était à Paris; mais où se cachaient-ils, lui et ses complices ? Quel moyen employer pour les découvrir ? Depuis trois semaines que Jardel était à l'hôtel de Coulange, il n'avait rien vu, rien entendu qui pût mettre Morlot sur la trace de Sosthène ou d'un de ses complices.

Mouillon surveillait l'hôtel de Montgarin, d'où il voyait sortir tranquillement Ludovic et le comte de Rogas, où n'entraient aucun individu à figure suspecte. D'ailleurs, Mouillon avait déjà causé avec François, le vieux domestique du comte de Montgarin. Et François, persuadé que son maître avait changé de conduite, grâce aux bons conseils de son cousin, avait parlé du comte de Rogas avec admiration, en faisant de lui les plus grands éloges.

Grâce au vieux domestique, qui aimait à parler de ses maîtres, Mouillon savait à peu près tout ce qui se passait dans l'intérieur de ce ménage de garçons. Le comte de Rogas était un homme d'ordre et d'habitudes régulières; il ne rentrait jamais passé minuit. Le comte de Montgarin recevait rarement, de temps à autre quelques amis seulement.

Quant à M. de Rogas, ayant à Paris très peu de connaissances, il ne recevait jamais personne. Il semblait ne vivre que pour son jeune cousin; en effet, il avait pour Ludovic une grande affection, qui ressemblait à la tendresse d'un père pour son fils. A une époque, le jeune homme s'était fortement endetté; il avait même été poursuivi par ses créanciers; c'est alors que M. de Rogas était venu et qu'il avait dit à son cousin : " Si vous voulez que je fasse quelque chose pour vous, que j'agisse comme un bon parent doit le faire, il faut que vous commenciez par vous éloigner de vos faux amis, de toutes les mauvaises connaissances que vous fréquentez. " Aussitôt la conduite de M. de Montgarin était devenue exemplaire, et pour lui donner un premier témoignage de son amitié, le comte de Rogas avait payé toutes ses dettes. Depuis, François n'avait plus vu venir à l'hôtel un seul créancier. Du reste, son maître n'avait plus aucun embarras d'argent. Les domestiques et les fournisseurs étaient payés très exactement à la fin de chaque mois.

Tout cela, Morlot le savait déjà. C'était la confirmation de ce que lui avait dit la marquise de Neuville.

—Et pourtant, se disait-il, en se frappant le front, j'en suis sûr, c'est là, à l'hôtel de Montgarin, qu'est le noeud de l'intrigue... C'est autour du fiancé de Mademoiselle de Coulange que tourne et rôde l'ennemi. Oh ! ce comte de Rogas !... Non, non, mille fois non, cet homme n'est point ce qu'il paraît être ! Ah ! si je n'étais pas forcé d'être circonspect, d'agir avec une extrême prudence, je saurais vite à quoi m'en tenir sur ce sombre personnage.

Je suis forcé de le reconnaître, j'ai affaire à forte partie; c'est à croire que Durand est encore en ce monde, et que c'est lui qui dirige ces misérables.